

Lucien Bouthillier

La vallée mystérieuse de Tristan

Tome 2
Le départ





Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Maquette de la couverture :
Nathalie Gignac
Mise en pages :
Édiscript enr.

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.



Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'auteur.

© Les Éditions au Carré inc., 2014

Dépôt légal : 2^e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-923335-56-8

DISTRIBUTION
Prologue inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca



À ma mère







1

En revenant devant sa forge, le maréchal-ferrant de la croisée des chemins ne savait plus que penser. Effectivement, ce jeune garçon pouvait bien faire l'objet des rumeurs de tout le canton. La scène qu'il venait de voir, de ses yeux vus, comme il le raconterait plus tard — bien plus tard —, à qui voulait l'entendre, était incroyable. Personne n'aurait pu croire qu'il avait vu, lui, le grand coyote aux pieds de l'enfant, lui léchant la main comme l'aurait fait un chien affectueux.

Et à bien y penser, le forgeron Stroder était sûr que le volatile qui s'était envolé du toit de sa forge lors du départ du coyote était bel et bien « l'oiseau de malheur », le fameux corbeau géant à la nuque blanche. Et pourtant, encore probablement des racontars, on disait que le grand corbeau et tout son volier étaient passés à la Maison grise le jour de la naissance du petit et qu'ils avaient semblé veiller sur lui et sa famille. Billevesées sans aucun doute, avait-il cru... jusqu'à maintenant...

Et il y avait cette musique mystérieuse qui lui semblait provenir de partout à la fois et qui le remuait jusqu'au plus profond de son être. Le forgeron retourna s'asseoir sur son banc tout en essayant de reprendre ses esprits. Il jeta un coup d'œil à son jeune compagnon Tristan qui, lui, était détendu et souriant. Les deux complices, le vieil artisan et son jeune visiteur, restèrent silencieux, écoutèrent et se laissèrent bercer par ce concert céleste à la fois troublant et apaisant...

Ces mélodies omniprésentes, savantes et inconnues enveloppaient les lieux de sérénité. Markel Stroder en se laissant imprégner de ces airs harmonieux retrouvait peu à peu son sang-froid. C'est alors qu'il prit conscience que cette musique s'échappait de la longue maison grise d'en face.

Cette construction grise, c'était la maison d'une ferme abandonnée depuis de nombreuses années, une construction à toit à quarante-cinq degrés en bardeaux. Les bâtiments de ferme étaient en piètre état, mais la maison était restée habitable, car elle avait toujours été entretenue. Curieusement, les premiers occupants en quittant les lieux avaient laissé la plupart de leurs meubles incluant un piano droit à pédales en





bon état. On n'avait jamais su pourquoi ils avaient tout laissé derrière, comme s'ils avaient fui de façon précipitée. Ces gens avaient vécu en marge de la société. Avant de partir, ils avaient vendu tous leurs biens à un fermier en moyens, Mervyn Veyron, qui louait le fonds de terre à des paysans de la région. Les vendeurs n'avaient jamais été revus dans le coin. Le nouveau propriétaire avait trouvé à louer la maison à un couple de retraités pour la belle saison.

Après un long moment, la musique s'arrêta. Un couple à tête blanche sortit sur la galerie avant. L'homme et la femme allèrent s'asseoir chacun dans leur berçante. Et ils commencèrent à se bercer doucement, goûtant l'air frais de ce mois de mai.

— Mon garçon, dit le forgeron ayant retrouvé son aplomb, regarde le couple âgé de l'autre côté du chemin qui se berce.

— Je les avais remarqués, fit Tristan.

— Tu devrais aller leur rendre visite. Ça leur ferait ben plaisir d'après moi. Ils sont arrivés il y a quelques jours seulement. Bon, Tristan, j'aime beaucoup ta compagnie, mais je dois reprendre ma besogne, dit Markel Stroder, peiné de devoir mettre un terme à leur première rencontre.

— Je comprends, monsieur. Je viendrai, promit le jeune visiteur, faire un tour de temps à autre et à la même occasion je traverserai saluer le couple à tête blanche.

— Bonne idée. À la revoyure, fit le maître de forges en se levant tout en nettoyant le fourneau de sa vieille pipe.

— À bientôt, salua Tristan.

Le grand garçon traversa le chemin en direction de la maison. Il s'arrêta au pied du petit escalier de deux marches qui menait à la grande galerie couverte.

— Bonjour, madame. Bonjour, monsieur. Je me présente, je m'appelle Tristan Bouños, dit-il lentement d'une voix hésitante.

— Bonjour, Tristan, nous savons qui tu es. Tu habites la petite maison de l'autre côté du pont dans la vallée, expliqua l'homme.

— Euh... hésita celui-ci, surpris par l'accent différent et chantant de l'homme... mais surtout par ses propos.

— Nous avons appris ça au magasin général de Clodey. On a entendu les gens dire que tu étais grand pour ton âge et que tu parlais comme une grande personne.

— ...

L'homme sentant l'embarras de son jeune visiteur changea de propos en l'invitant à se joindre à eux.

— Oui, j'aimerais bien m'asseoir avec vous et faire votre connaissance, formula Tristan, un peu moins mal à l'aise.





— Ça nous ferait le plus grand des plaisirs, lança celui-ci, enthousiaste, viens t’asseoir, il y a une chaise ici pour toi.

— Sois le bienvenu, Tristan, ajouta la dame, la mine réjouie, contente de recevoir un jeune visiteur qui la charmait et l’intriguait déjà.

Tristan monta les deux marches et vint s’asseoir entre les deux retraités. Il faisait encore beau. Une petite brise s’était levée. Sentant le malaise persistant de leur visiteur, la dame lui posa une première question dans le but de lui faire reprendre contenance.

— Dis-moi, là sur la petite colline à notre droite, voisin du forgeron, c’est ton oncle qui élève des moutons ?

Tristan précisa que c’était le cousin germain de son père, que leurs prénoms se ressemblaient et que le postillon parfois se trompait en livrant son courrier. Et c’était lui maintenant qui devait réparer la distraction du livreur de lettres.

Les deux retraités, Sergueï et Héméla Aussant, formaient un couple assorti dont le trente-cinquième anniversaire de mariage avait été fêté durant l’hiver. Ils avaient été enseignants toute leur vie dans une maison de la Culture du Sud du grand pays. Leur vie avait été belle, heureuse et bien remplie. Ils partageaient les mêmes idéaux : l’amour, le don de soi, la simplicité et l’harmonie. La canalisation de leurs énergies leur avait permis de réussir leur vie de couple et leur engagement professionnel.

Homme grand et mince, à l’allure noble, une mine sérieuse, une belle élocution, un léger tremblement dans la voix, Sergueï Aussant présentait une silhouette frêle. Contrairement à sa femme, sa démarche avait un peu ralenti. Depuis un certain temps, le pianiste avait commencé à éprouver des raideurs dans les doigts quand l’humidité était lourde.

Ses cheveux blancs bien fournis aux ondulations romantiques avec une raie à gauche, le retraité aimait les avoir assez longs pour couvrir un peu l’oreille. Les sourcils sel et poivre. Sergueï portait l’été des tenues décontractées aux couleurs sobres : un pantalon et une chemise à manches longues ouverte sur le devant. Homme de cœur, le regard pénétrant chargé d’émotions reflétait sa sérénité et sa sensibilité. Rêveur, c’était dans la musique qu’il trouvait ses moments d’évasion.

Héméla Aussant, chaleureuse et de nature sociable, aimait rencontrer les gens, elle s’avérait d’agréable compagnie. De taille moyenne, encore svelte, les yeux bleu grisaille qui lui remontaient vers les angles et qui s’illuminaient quand son intérêt était éveillé. Au fond de son regard perçait une touche de tristesse. Une allure ni tendue ni décontractée. Héméla avait gardé une démarche alerte malgré le passage du temps. Son sourire chaud faisait oublier les rides d’expression de son visage.





La pianiste montrait de jolies mains aux longs doigts faits pour glisser sur les touches du piano. La retraitée attachait ses cheveux blancs avec de jolis peignes de corne. Elle aimait porter des robes de tissu fin aux couleurs de l'été. Madame Aussant avait vécu pour sa famille, la musique et l'enseignement, et à son âge, ces valeurs restaient toujours sa raison de vivre.

— D'après votre accent, je vois que vous n'êtes pas d'ici. De quelle région venez-vous? s'informa Tristan.

— Nous sommes du Sud du grand pays. Nous habitons là-bas une grande maison dans un grand bourg que l'on nomme cité, répondit Sergueï.

— Le mot cité, qu'est-ce que ça veut dire? s'enquit le garçon.

— C'est beaucoup de gens entassés sur un petit territoire, expliqua le retraité. Les maisons sont collées les unes sur les autres. Et les gens ne se connaissent pas ou très peu. Portrait assez fidèle de la cité, je crois.

— Je pense que je n'aimerais pas vivre avec autant de monde autour de moi, en conclut Tristan, j'aurais l'impression d'étouffer.

— On dit que l'on s'y fait, mais ce n'est pas vrai, reprit l'homme, je crois que les humains ne sont pas faits pour vivre ainsi à l'étroit.

— Pourquoi venir dans notre région si loin de chez vous?

Héméla précisa que depuis quelques années, ils supportaient de moins en moins la trop grande chaleur qui étouffait leur région durant l'été. Ils cherchaient à s'éloigner vers le Nord pour échapper à cette canicule. Le changement de température et le dépaysement leur feraient du bien, croyaient-ils.

— Et comment avez-vous abouti ici? demanda Tristan de plus en plus intéressé par leur histoire.

Sergueï avait eu l'occasion de rencontrer un négociant en sirop d'érable. Celui-ci lui avait suggéré de contacter le propriétaire du magasin général de Clodey, Gwenn Poncelet. Il lui a écrit et peu après, il recevait une réponse positive à sa demande.

— Ici, c'est l'homme qui a une solution, une réponse à tout comme dit mon père, commenta le jeune visiteur. Vous aimez le sirop d'érable, vous en consommez beaucoup?

— Oui, mais chez nous, c'est hors de prix, c'est un produit de luxe, répondit le retraité.

— C'est le transport qui gonfle les prix. Depuis que le sirop est exporté vers les grands centres du Sud, les producteurs en reçoivent un meilleur prix. Mon grand-père m'a raconté qu'avant ce nouveau commerce, les producteurs ne faisaient pas beaucoup de sous avec leur sirop.





C'était plutôt par plaisir qu'ils s'adonnaient à cette activité printanière. Il n'y a pas d'hiver chez vous ? s'enquit Tristan de plus en plus captivé par ce que lui racontaient ses hôtes.

— Bien sûr, répondit Héméla, mais ça ressemble un peu à votre été, on continue de récolter fruits et légumes.

— Comme notre pays est vaste !

Tristan se laissa pénétrer l'espace d'un instant par cette pensée d'immensité et essaya d'imaginer ce que ça pouvait représenter. « Et dire que mon univers à moi se limite à la petite vallée et à la croisée des chemins. Un jour, quand je serai grand, j'irai voir le vaste monde comme l'a fait Alexan DéMouy. »

— Est-ce que vous travaillez encore ?

Héméla décrivit leur situation. Ils étaient retraités depuis quelques années. Une grande institution culturelle avait retenu leurs services durant toute leur carrière. Leur compétence se trouvait dans le domaine des langues étrangères et de la musique classique.

— La musique classique ! Qu'est-ce que c'est ? fit Tristan, intrigué, se demandant si ce que jouait son père était des airs classiques.

— C'est une musique universelle, expliqua-t-elle à son jeune visiteur sentant qu'il comprendrait. Cette musique n'est pas identifiée à un coin de pays. Elle transcende les frontières et le temps. Écrites il y a longtemps, ces mélodies ne se démodent jamais, elles touchent encore et toujours le cœur des humains.

— Mon père ne joue pas du classique, alors. Vous croyez qu'il pourrait apprendre ce que vous jouez ?

— Mais oui ! Un bon professeur lui enseignerait.

— Moi et le forgeron, on a beaucoup aimé ce que nous avons entendu, les voisins aussi, je présume. C'est bien vous qui avez joué de façon divine tous ces airs, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien nous qui avons joué. Merci du compliment. Ça va nous encourager à jouer souvent.

— Votre voisin Séverin Baudrillard ne doit pas apprécier cette musique, lança Tristan sur un ton ironique. Vous l'avez rencontré ?

— Nous l'avons aperçu à notre arrivée, nous l'avons salué, il nous a ignorés. Nous n'essaierons pas de l'approcher. C'est sa façon d'être et nous allons la respecter.

— Il est asocial, mais il va changer. Un jour, nous allons nous rencontrer et avoir une longue discussion, déclara le petit homme. C'est ce que prétend mon grand-père.

— Quel caractère ! s'exclama l'homme en regardant sa femme qui approuva d'un signe de tête.





— Mais j'ai quatre ans et demi, vous savez! affirma le jeune voisin d'un ton assuré, ce qui fit sourire les deux retraités.

Héméla se leva et s'excusa. Elle voulait aller leur préparer quelques petites bouchées comme collation.

Sergueï s'empressa de raconter comment ils entendaient passer leurs journées. Ils allaient se lever à la barre du jour pour voir le soleil monter lentement dans le ciel pendant qu'ils prendraient leur déjeuner. Ils seraient bien occupés pour le reste de la journée. Il y aurait les repas à préparer. La lecture et l'écriture occuperaient quelques heures. L'après-midi, après leur sieste, ils s'installeraient tous les deux au piano. Le vieux piano reprendrait alors vie sous les doigts experts des deux pianistes retraités pour le plus grand bonheur des gens de la croisée des chemins et des passants.

— Aujourd'hui, c'était la première fois que vous jouiez, dit Tristan.

— Oui, on avait bien hâte de voir si cet appareil était encore en bon état. J'ai pu l'accorder vu que je suis aussi accordeur de piano. Maintenant, on pourra en jouer. Vous avez aimé ce que nous avons joué?

— Ah oui! Le forgeron en était tout chaviré, il flottait sur un nuage de bonheur.

— Et toi, Tristan?

— Ça m'a calmé et transporté dans une dimension nouvelle, privilégiée. Nous allons vous entendre encore, j'espère.

— Nous avons l'intention de jouer tous les jours durant l'après-midi.

Quand le temps le permettrait, monsieur et madame Aussant sortiraient. Les deux marcheurs s'arrêteraient pour observer les brebis avec leurs agneaux dans le grand champ jouxtant la forge. Ils se rendraient jusqu'à la colline pour admirer la petite vallée se déroulant à leurs pieds.

Après le souper, les deux retraités s'assoiraient sur la galerie. Dès la nuit tombée, ils rentreraient. Leurs journées s'écouleraient heureuses et bien remplies.

— Voici, c'est prêt, annonça l'hôtesse en sortant avec un grand plateau qu'elle déposa sur la petite table que son mari avait approchée devant Tristan.

— Comme ç'a l'air bon! s'exclama celui-ci.

— Sers-toi, Tristan, tant que tu veux.

Le grand garçon avait faim. Il prit différentes petites pointes sucrées. Il mastiquait lentement pour mieux apprécier ces saveurs nouvelles, succulentes. Héméla et Sergueï le regardaient manger. Ça leur faisait du bien de le voir se régaler. Eux aussi se servaient. Ils buvaient du thé.





Il y avait, à la grande surprise de Tristan, de petits quartiers d'orange et des morceaux de banane. Le jeune invité se réserva ces douceurs pour la fin.

— Je crois, mon garçon, dit l'homme, que vous n'avez pas souvent de ces fruits dans votre coin.

— Non, corrobora Tristan. Une orange le premier de l'An et des bananes l'été quand le vendeur itinérant passe dans notre rang. Cette année, il n'est pas encore venu.

— Dans notre région, il y en a régulièrement. Nous en avons apporté pour l'été.

— Nous, nous n'en avons pas, expliqua Tristan parce que le transport coûterait trop cher pour les gens d'ici. Mais nous avons nos gâteries sucrées bien à nous : les desserts et les confitures de ma mère, le miel de mon oncle et le sirop d'érable. Ma mère est bonne cuisinière, vous savez.

— Nous n'en doutons aucunement, ajouta Héméla. Dis-lui bonjour de notre part.

— Je n'y manquerai pas, ça va lui faire plaisir. Merci pour tout. Votre compagnie me plaît beaucoup, mais il y a du travail qui m'attend à la ferme. Je crois que je suis déjà un peu en retard, je vais devoir vous quitter très bientôt.

— Nous comprenons, mon garçon, dit la femme d'une voix affectueuse. Reviens nous voir de temps en temps.

— Je vous le promets.

On échangea une poignée de main et Tristan prit le chemin du retour, salua le forgeron de la main, passa la petite colline et s'arrêta sur le pont. Les mains sur le parapet regardant couler l'eau, le grand garçon revoyait son après-midi. Ce qui l'avait le plus touché, c'était ces deux belles personnes et cette musique entendue pour la première fois. « Comme cette musique est différente et pleine de sensibilité ! Je vais revenir les écouter jouer. »

Ce couple, par leur musique et leurs confidences, lui avait ouvert une fenêtre sur un monde nouveau. « Merci pour les beaux moments. » Ces deux personnes attachantes, Tristan les aimait déjà. Comme de nouveaux grands-parents qui offraient en partage leur amour inconditionnel. La tête appuyée sur ses avant-bras, le jeune rêveur resta un moment immobile à se laisser porter par les émotions qui le remuaient, puis il décida de rentrer. En mettant le pied dans la basse-cour, Tristan aperçut son père qui rentrait des champs. Il se hâta d'aller chercher les vaches pendant que celui-ci viendrait dételer son cheval pour ensuite le conduire au pacage.





Ce fut un Tristan surexcité et plus loquace qu'à l'accoutumée que ses parents et son petit frère retrouvèrent au souper. Il tenait à tout raconter de sa sortie et surtout à partager avec sa famille les émotions nouvelles et grisantes qu'il lui avait été donné de vivre. « J'ai rencontré un homme jovial et difficile à cerner, le forgeron, et deux retraités charmants et attachants, le couple à tête blanche de la longue maison grise face à la forge », raconta-t-il, exubérant.

— C'est bien, mon gars, nous sommes contents pour toi, ta mère et moi.

— La dame a offert au milieu de l'après-midi des morceaux de gâteau aux goûts différents des tiens, maman.

— Des recettes avec des ingrédients qu'on ne trouve sûrement pas ici à Clodey, commenta Armelle.

— Il y avait des morceaux de banane.

— Où est-ce qu'ils ont acheté des bananes? demanda celle-ci.

— Ils les ont apportées de leur région où elles poussent, précisa le fils. Mais le plus surprenant : des quartiers d'orange.

— Je suppose, commenta Armelle, qu'ils les avaient achetées avant leur départ.

— C'est ça, et à ma prochaine visite, je vais leur en demander pour nous.

— Non ! Il n'en est pas question ! riposta la maman, froissée dans sa fierté.

— Mais voyons, maman ! répliqua celui-ci, nous goûterions des oranges en plein été.

— Non et non ! Je te le répète. Il n'est pas question que tu ailles faire le quêteux. Nous ne roulons pas sur l'or, mais nous ne sommes pas des pauvres. Quand on n'a pas les moyens de se payer quelque chose, on s'en passe, on ne va pas quémander. Et ce n'est pas aujourd'hui que nous allons commencer. Question d'honneur ! scanda-t-elle, enflammée.

Le fils ne comprenait pas l'emportement soudain de sa maman. Mais il se rappela les paroles de son Guide. L'autorité parentale prévaut. Tristan n'irait pas faire le quêteux.

— Mais ce que tu pourrais faire, c'est de leur apporter du sirop d'érable à ta prochaine visite. Et s'ils t'offrent des oranges pour te remercier, tu les accepteras. S'ils ne t'offrent rien, tu ne demandes rien. Qu'est-ce que tu penses de ma suggestion ? demanda sa mère sur un ton plus calme.

— Bonne idée, maman, bon compromis, reconnut-il. Je serai plus à l'aise comme ça lors de ma deuxième visite.

Nolan était resté silencieux durant l'échange entre sa femme et son fils. Il était bien content, il n'avait pas eu à intervenir. Son grand garçon





allait respecter l'autorité de ses parents. Armelle avait baissé le ton. Une conversation moins houleuse put reprendre.

— Est-ce que je peux parler maintenant, maman ? demanda Aymeric sur un ton hésitant.

— Oui, répondit celle-ci avec un tendre sourire.

— C'est quoi des oranges ? s'enquit candidement le petit.

— Mange pour le moment, je t'expliquerai plus tard.

— Non maman ! insista l'enfant, je veux savoir tout de suite.

— Aymeric ! intervint son père en élevant légèrement la voix, tu vas faire ce que te demande ta mère sinon tu t'en vas dans ta chambre tout de suite. Compris ?

Ce dernier n'osa pas répondre à son père et, l'air maussade et les yeux fixant son assiette, se remit à manger malgré sa perte subite d'appétit.

Pendant qu'elle servait le dessert, Armelle réfléchissait. « Notre fils s'est bien comporté durant sa première sortie. Il ne nous a pas fait honte et il ne le fera pas. Je me suis inquiétée sans raison et emportée un peu trop rapidement. »

L'été de ses quatre ans et demi, Tristan avait formulé une autre demande à son père. Il n'en avait pas soufflé mot à sa mère. Le fils aîné avait soudain eu envie de chevaucher sans selle le poulain de la ferme.

— Notre poulain est bien trop haut pour toi, mon gars. Comment grimperas-tu dessus ? Et si tu tombais ?

— Tu m'installerais sur son dos et je tiendrais fermement sa bride.

Patiemment Nolan fit comprendre à son fils que sa suggestion n'était pas très réaliste. Il faudrait qu'il soit toujours présent à son départ et à son arrivée. Et sa mère s'inquiéterait au plus haut point.

— Tu ne veux pas lui causer d'autres soucis, elle en a déjà assez comme c'est là, tu ne trouves pas ? demanda Nolan.

— Tu as raison, papa, je vais oublier ça pour l'instant, accepta le fils d'un ton résigné.

— Patience ! Tu vas grandir encore, puis un jour peut-être pas trop éloigné, on trouvera le moyen d'exaucer ton souhait.

— Merci, papa, fit le grand garçon, satisfait de la réponse sensée de son père.

Ce matin-là, à la Maison grise, la petite famille déjeunait. C'était la dernière semaine de juin, un petit matin gris et frais, temps idéal pour les gros travaux. Le chef de la ferme, Nolan, avait une grosse journée de travail au programme : rentrer le foin fauché des deux pièces du côté de





la petite forêt. Et il avait une annonce à faire à son fils Tristan. Il attendit au milieu du repas.

— Je me demande, mon gars, si tu te souviens de la demande que tu m’as faite l’été passé, dit-il.

— Euh... laquelle? fit ce dernier, surpris, essayant de deviner ce à quoi pouvait bien penser son père.

— C’est aujourd’hui qu’on te met à l’essai. On rentre du foin et tu vas conduire les chevaux sur la grande charrette. Ta mère, d’abord hésitante, est d’accord.

— Formidable papa! s’exclama le fils aîné, tout excité. Je ne t’en avais plus reparlé, mais j’avais bien hâte que tu me l’offres.

— Tristan! trancha sa mère, tu vas te calmer et puis tu écouteras bien ce que ton père te dira de faire.

— Oui, maman, ne t’inquiète pas, la rassura son fils.

— Moi aussi, je veux aller sur la charrette avec Tristan, supplia Aymeric.

— Mange, lui dit Armelle, tu te contenteras de le regarder aller et venir.

— Ah maman! reprit le petit, déçu. Est-ce que je vais le faire moi aussi quand je serai grand, hein, maman?

— Mais oui, Aymeric, lui assura celle-ci, ça viendra.

Après le déjeuner, pendant que Tristan faisait la tournée de la basse-cour, son père attelait les chevaux à la grande charrette: le vieil étalon docile et la grosse jument. Sur ses entrefaites, Axel et Firmin arrivaient, ils venaient donner un coup de main.

— Bonjour, grand-papa, cria son petit-fils en sortant de la maison où il était allé déposer les œufs levés dans le poulailler.

— Bonjour, mon p’tit gars, c’est aujourd’hui que tu t’essayes à conduire les chevaux sur la charrette. T’as pas à t’inquiéter, ton père a attelé les deux bêtes les moins farouches.

— Et vous serez là pour me guider, ajouta ce dernier, tout confiant.

Nolan avança l’attelage près de la maison. Axel sauta dans la charrette, Firmin et son petit-fils y grimpèrent lentement. Le père fit monter son fils sur les barreaux de la ridelle avant. Les longues rênes pendaient de chaque côté de lui. Tristan les prit dans ses mains. Il conduisit les deux chevaux jusqu’au premier champ.

Tristan faisait arrêter les bêtes à chaque grosse meule: «Wo! Wo!» Nolan et Axel soulevaient de grosses fourchées de foin qu’ils lançaient dans la charrette et que Firmin étendait. Puis le jeune charretier mettait en marche son attelage vers la meule suivante: «Hue! Hue!» La charrette bien chargée, Tristan la dirigeait vers la grange et la faisait entrer





dans l'allée centrale. Ce n'était pas très difficile. Ces chevaux avaient fait ce trajet de nombreuses fois. Le fils retenait les bêtes pendant que les trois hommes déchargeaient le foin et l'étendait.

Vers midi, la charrette déchargée, Nolan attachait l'attelage. « Tristan, tu pourrais apporter de l'eau aux chevaux et leur donner un peu d'avoine, dépêche-toi, on va t'attendre pour dîner », lui demanda son père. « Oui, papa, ça ne sera pas long. » Les deux frères s'allumèrent une cigarette et rentrèrent lentement.

Firmin resta pour donner un coup de main à son petit-fils. « Merci, grand-papa, vous avez faim ? » demanda celui-ci en allant à l'étable en compagnie de son grand-père chercher l'eau et l'avoine. « Oui, mon p'tit gars, on a ben travaillé, et toi aussi. » Armelle avait préparé un repas copieux. Nolan et Axel se lavèrent les mains, s'installèrent à table et relaxèrent un peu en attendant Tristan et leur père. « On a fait une bonne matinée d'ouvrage », dit l'aîné. « Oui, approuva le cadet et le petit s'est bien débrouillé. »

Armelle entendit Tristan et Firmin montant les marches, elle alla à leur rencontre.

— Tristan, s'il te plaît, cours au chemin voir si on a du courrier, lui demanda-t-elle.

— Ah oui ! J'avais oublié, trop excité par ma nouvelle expérience, j'y cours, maman.

Il y avait une lettre des parents d'Armelle. Le jeune messager la remit à sa mère, alla se laver les mains et vint s'installer à côté d'Aymeric qui se tenait coi, impressionné par tant de monde à table. Après avoir servi la soupe, Armelle s'excusa.

— C'est une lettre de ma mère, je suis pressée de voir ce qu'elle m'écrit. On s'attend toujours à de mauvaises nouvelles.

— Prends ton temps, ma fille, lui conseilla son beau-père. On a une bonne soupe à manger avec du pain de ménage.

Armelle se retira dans sa chambre, ouvrit la lettre, la lut et ressortit aussitôt.

— Ce n'est pas grave, je t'en parlerai au souper, Nolan.

— C'est ben tant mieux, ma fille, commenta Firmin, des mauvaises nouvelles, on en a toujours assez.

— J'espère que vous allez aimer ce que je vous ai préparé, dit Armelle en apportant le bœuf aux légumes sur la table.

— Nous ne sommes pas des gens difficiles, la rassura son beau-père, et puis Nolan vante souvent tes talents de cuisinière.

— Je suis bien contente d'entendre ça, répondit-elle.

Il y eut assez à manger pour tout le monde. Firmin et Axel remercièrent leur hôtesse, puis les trois hommes sortirent avec leur tasse de





thé. Tristan avait hâte de retourner aux champs. Il alla attendre dans la charrette. Peu après, son grand-père venait le rejoindre. « Nous ne ferons pas de sieste aujourd'hui, mon p'tit gars », dit ce dernier. « Je ne me sens pas fatigué, grand-papa », lança Tristan. « Moi non plus, moi non plus. »

La cigarette terminée, de retour aux champs. L'après-midi se passa sans incident. Tristan se sentait de plus en plus à l'aise dans sa nouvelle occupation. Au souper, la conversation fut fort animée. Le fils aîné décrivait, fièrement, en long et en large, comment il avait maîtrisé les deux gros chevaux attelés à la charrette. Même Aymeric ajoutait son grain de sel en laissant entendre que bientôt lui aussi en ferait autant.

— Ma femme, dis-nous ce qu'y avait dans la lettre de tes parents.

— Ils veulent que nous allions chercher Maïa dimanche prochain. Mon père s'est blessé à une main, il n'arrive plus à atteler son cheval.

— Mais dimanche, nous serons à la fête du Solstice au village. J'espère que tu vas venir.

— Ah oui, c'est vrai. C'est sûr que je vais t'accompagner. Mais mes parents auraient aimé que nous allions à la messe ensemble, puis que nous restions à dîner.

— Ça ne sera pas possible, mais ce que tu peux faire, c'est d'y aller samedi après-midi, un aller-retour ou presque. Tu emmènerais les enfants. Tristan conduirait le poulain.

— Bien sûr, papa, s'empressa d'approuver Tristan, je peux le faire maintenant. Et puis, j'aimerais voir si grand-père a pu faire ce printemps tout ce qu'il a dit qu'il ferait : pêcher, piéger des rats musqués, cueillir son ail des bois sur la petite île au milieu de la rivière.

Tristan demanda pourquoi on ne reprenait pas la chasse aux rats musqués dans la petite vallée. Il lui semblait qu'il y en avait en abondance. Ces petites bêtes étaient bien visibles quand on traversait le pont. Si ces rongeurs proliféraient trop, ils envahiraient les champs et causeraient des dommages aux récoltes. « Moi aussi, mon gars, j'ai bien remarqué qu'il y en avait en grand nombre ce printemps. Je pense qu'on va recommencer à les piéger le printemps prochain et si le prix de la fourrure est bon, ça nous fera des sous pour de petites gâteries ou de plus grosses. » Satisfait de la réponse de son père, Tristan n'ajouta rien.

Le dessert terminé, la table desservie, la petite famille se retrouva sur les marches de l'escalier pour un bout de soirée. C'était frais malgré un ciel bien dégagé. Tristan alla faire sa ronde pour s'assurer qu'aucun volatile du poulailler ne s'était égaré...

Le samedi suivant, tout de suite après le dîner, Nolan attela le cheval de randonnée au boghei. Tristan conduirait Armelle et son petit frère





à Aubrey. Ce dernier somnolait dans les bras de sa maman. Le grand frère n'avait pas pu faire de sieste. L'excitation de conduire le poulain l'avait gardé bien éveillé. En mettant le cheval en marche, il sentit que la bête qu'il conduisait était bien plus fringante que celles attelées à la grande charrette l'autre jour.

La maman et ses deux fils allaient chercher la fille de la famille qui avait fini ses classes depuis quelques jours. Passé la petite côte, ils croisèrent la maison hantée. Tristan jeta un regard du coin de l'œil, mais s'abstint de tout commentaire. Il garderait pour lui les questions qui le hantaient. Le poulain s'énervait moins maintenant en passant devant le rocher à Lucifer. La petite famille arriva sans incident chez le grand-père Priaux. Armelle descendit du boghei et attacha son cheval. Viateur et Évéлина sortirent pour les accueillir. Maïa était déjà dehors, elle courut vers le boghei. «Maman, maman, je suis si contente de vous revoir!» s'exclama-t-elle, le visage brillant, le sourire épanoui. «Nous aussi, ma grande fille, nous aussi», lui répondit avec chaleur sa maman.

— Oui, je suis bien content de te revoir ma grande sœur, ajouta Tristan.

— Moi aussi, je suis content de te voir, Maïa, rajouta Aymeric à demi éveillé.

Évéлина, souriante, les regardait s'approcher. «Venez, nous allons tous nous asseoir dans la balançoire», les invita Viateur. C'était une grande balançoire à glissière à deux bancs installée sous l'un des deux saules géants. «Installez-vous, dit la grand-mère, je vais aller faire du thé et apporter du lait frais pour les enfants.» Aymeric, maintenant bien réveillé dans les bras de sa mère, regardait, impressionné, Viateur qui affichait un air joyeux content qu'il était de revoir sa plus jeune. «C'est qui le monsieur, maman?» demanda-t-il en le pointant du doigt tout en évitant de le regarder. «C'est ton grand-père. Tu vas t'asseoir près de ta sœur, moi, je vais aller aider ta grand-maman.»

— J'ai deux grands-papas et juste une grand-maman? demanda celui-ci à sa sœur.

— Oui, Aymeric, répondit Maïa, notre grand-maman Bouïos est morte il y a longtemps.

— Vous avez eu un accident, grand-père? intervint Tristan.

Viateur raconta qu'il s'était écorché la main sur les dents de sa scie qui s'était brisée alors qu'il s'entêtait à essayer de scier une grosse branche. La main bien pansée, il portait l'avant-bras droit en écharpe. Il ne pouvait plus atteler son cheval.

Évéлина et Armelle revinrent avec les tasses et les verres et les déposèrent sur la petite table qui se dressait entre les deux bancs sur





le plancher de la balançoire. La grand-maman était heureuse de revoir sa plus jeune fille et sa petite famille. Les deux femmes ne se voyaient plus souvent depuis l’emménagement à la Maison grise. Évélina pouvait les recevoir à dîner le dimanche midi, elle et son mari, quand ils travaillaient chez les Joyandet. Ces heureuses rencontres lui manquaient beaucoup. « Et dire que je n’ai pas encore visité la maison de ma fille. »

— Tes deux sœurs en sont à leur quatrième enfant. Elles travaillent fort. Heureusement elles ont, elles aussi, un bon mari.

— J’aimerais qu’on puisse se revoir bientôt et avec Mignonne aussi, souhaite Armelle.

— Oui, nous allons organiser ça, lui promit Évélina.

Cette dernière se leva pour aller chercher encore de l’eau chaude pour le thé. Viateur en profita pour raconter son printemps aux enfants : la pêche, la cueillette de l’ail des bois sur la petite île derrière la maison où il se rendait avec sa chaloupe et le piégeage des rats musqués.

— J’ai attrapé des poissons plus gros que des rats musqués, racontait le grand-père de sa grosse voix et en montrant de ses deux mains la grosseur des poissons.

Aymeric poussa du coude sa grande sœur : « Maïa, c’est pas vrai ce que dit grand-papa. » Elle le regarda en ouvrant grand les yeux et en mettant son doigt sur sa bouche : « Chut, chut ! » Le petit comprit, il se tut.

— Mon père, dit Tristan, va recommencer à les piéger le printemps prochain.

— Bonne idée, ça va être très payant. La demande pour leur fourrure était très forte cette année.

L’après-midi s’était en partie écoulé, il était temps de rentrer. Armelle amena les enfants au boghei. Maïa déposa sa petite valise sur le siège arrière et aida son petit frère à monter. Le grand-père put détacher les guides et les donner à son petit-fils. Évélina les avait suivis. « À bientôt, j’espère », salua-t-elle affichant un air tristounet. Elle aurait voulu qu’ils restent plus longtemps, à souper même. « Nous avons si peu de visite. »

— Vous reviendrez nous voir, on n’est pas sorteux, lança Viateur pendant que la voiture commençait à s’éloigner.

— Promis, mon père, fit sa plus jeune.

— Salut, les enfants.

— Au revoir, grand-papa. Au revoir, grand-maman.

Évélina s’avança un peu, et elle les regarda s’éloigner en agitant une vague main...

La voiture s’engagea sur le pont couvert qui enjambait la petite rivière. Au milieu du pont, Tristan fit arrêter le cheval et jeta un coup d’œil sur les deux rives.





— Je n’aperçois aucun rat musqué. Ça veut dire que grand-papa les a tous piégés, déclara-t-il sur un ton grave et pompeux.

— C’est sûrement ça ! rétorqua sa grande sœur d’un ton moqueur. Mon frère fait de l’humour maintenant.

— Ma sœur a appris un nouveau mot à l’école, répliqua-t-il sur le même ton.

— Très drôle, mon frère ! Cet été, on va s’asseoir sur le banc derrière la maison et je vais te faire l’école.

— Je veux bien, ma sœur.

Aymeric, dérouté par les nouveaux mots, avait assisté en silence à l’échange entre son frère et sa sœur, puis il eut la chance de placer le sien.

— À moi aussi, tu vas faire l’école, hein Maïa ? implora le petit frère.

— Oui, Aymeric, à toi aussi, le rassura sa grande sœur.

Armelle se laissait conduire, elle sentait la chaleur de son plus jeune collé sur elle, elle voyait sa grande fille heureuse et en verve comme jamais. La maman frémissait d’une joie vive et grisante à la vue de ses enfants se parlant, se taquinant, visiblement enchantés de se retrouver tous les trois.

En passant devant la maison hantée, Maïa ne put s’empêcher de dire ce qui lui trottait par la tête.

— Je suis bien contente d’aller à l’école à Aubrey, je n’ai pas à passer devant cette maison hantée matin et soir.

— Et moi aussi, ajouta sa maman, tu n’as pas à traverser ce petit bois toute seule.

— Tristan, c’est un garçon, continua sa sœur, il pourra, lui, le faire avec moi et notre cousine Élodie dans deux ans ou l’année prochaine.

— Nous verrons ça en temps et lieu, ma fille, comme dit souvent votre père.

Tristan eut envie d’émettre son opinion sur son éventuelle fréquentation scolaire, mais il jugea préférable de se taire à ce moment-là pour ne pas gâcher la magie des retrouvailles. Il laisserait sa grande sœur tout à sa joie de revenir à la Maison grise. Elle retrouvait son vrai chez-soi où elle se sentait vraiment bien. L’écolière en vacances revêtirait sa tenue d’été : une petite robe sans manche à col ouvert. Ses souliers ne lui serreraient plus les pieds, elle irait nu-pieds comme ses frères. La sensation du sol sous ses pas lui plaisait. Ça prenait environ une semaine à la plante des pieds pour s’endurcir.

En arrivant à la ferme, ils aperçurent Nolan qui sortait de la remise. Tristan arrêta la voiture près de l’escalier pendant que son père s’approchait.

— Je suis content de ton retour, ma fille, dit ce dernier, souriant, en prenant les guides des mains de son fils.





— Moi aussi, papa, je suis contente, je suis revenue pour l'été, répondit-elle, rendant le même sourire chaud et complice.

— Papa, intervint Tristan, avec une pointe d'humour dans la voix, grand-papa a attrapé tous les rats musqués de sa rivière.

— Dans ce cas-là, enchaîna celui-ci, on va l'inviter ici, y en a beaucoup.

— Il ne pourra pas venir parce qu'il s'est blessé à une main, fit remarquer le fils.

— Assez de drôleries, Tristan, trancha Armelle, va plutôt chercher les vaches pendant que ton père dételle.

— Tout de suite, maman, j'ai au moins réussi à faire sourire ma sœur, ajouta-t-il d'un ton enjoué.

Tristan posa le pied sur le marchepied, sauta en bas du boghei, aida son petit frère à descendre, puis courut faire rentrer les vaches.

Armelle entreprit la préparation du potage pour le souper. Sa grande fille, emplie de la joie de se retrouver dans sa maison, commença à peler les pommes de terre. Aymeric, fatigué par le long voyage, s'étendit près du poêle. Il ferait un petit somme avant le souper...

